

J.-B. PONTALIS

**MARÉE BASSE
MARÉE HAUTE**

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

- APRÈS FREUD, 1968 (« Les Essais »; « Idées », n° 237. Nouvelle édition revue et augmentée d'un post-scriptum en 1993, « Tel », n° 223).
- ENTRE LE RÊVE ET LA DOULEUR, 1977 (« Connaissance de l'Inconscient »; « Tel », n° 81).
- LOIN, 1980, *récit* (« Folio », n° 2332).
- L'AMOUR DES COMMENCEMENTS, 1986. Prix Femina-Vacaresco. Post-scriptum inédit, 1994 (« Folio », n° 2571).
- PERDRE DE VUE, 1988 (« Connaissance de l'Inconscient »; « Folio essais », n° 351).
- UN HOMME DISPARAÎT, 1996 (« Folio », n° 3122).
- CE TEMPS QUI NE PASSE PAS *suivi de* LE COMPARTIMENT DE CHEMIN DE FER, 1997 (« Connaissance de l'Inconscient », série « Tracés »; « Folio essais », n° 392).
- L'ENFANT DES LIMBES, 1998 (« Folio », n° 3463).
- FENÊTRES, 1999 (« Folio », n° 3642).
- EN MARGE DES JOURS, 2002 (« Folio », n° 3922).
- TRAVERSÉE DES OMBRES, 2003. Prix Valéry Larbaud (« Folio », n° 4294).
- FRÈRE DU PRÉCÉDENT, 2006. Prix Médicis Essai (« Folio », n° 4608).
- ELLES, 2007 (« Folio », n° 4799).
- LE SONGE DE MONOMOTAPA, 2009 (« Folio », n° 5139).
- EN MARGE DES NUITS, 2010 (« Folio », n° 5288).
- UN JOUR, LE CRIME, 2011 (« Folio », n° 5448).
- AVANT, 2012.
- FREUD AVEC LES ÉCRIVAINS (avec Edmundo Gómez Mango), 2012.

Suite des œuvres de J.-B. Pontalis en fin de volume

MARÉE BASSE
MARÉE HAUTE

J.-B. PONTALIS

MARÉE BASSE
MARÉE HAUTE

nrf

GALLIMARD

*Il a été tiré de l'édition originale de cet ouvrage
trente exemplaires sur vélin pur fil
des papeteries Malmenayde numérotés de 1 à 30.*

© Éditions Gallimard, 2013.

Pour Brigitte

Je déteste les séparations, mais qui les aime?

MICHEL GRIBINSKI,
Les séparations imparfaites

Le commandant

C'est une plage très appréciée des estivants, surtout des familles. Elle n'est pas très grande. Légèrement incurvée, cernée par des rochers, à l'abri du vent, elle ignore les vagues puissantes, les rouleaux de l'Océan. Son sable est fin. Les enfants, nombreux, y courent dans tous les sens, vont vers l'eau, en reviennent, se bousculent, se lancent du sable, alors les parents crient « Arrête! » et les enfants recommencent à courir, à crier dans une excitation croissante.

Adossé à un rocher, à l'extrémité de la plage, un vieil homme les regarde. Il reste là des heures, solitaire, silencieux. Tous sur cette plage sont entourés de sacs, de serviettes, de crèmes solaires, de parasols, de râteaux, de pelles. Le vieil homme n'a à ses côtés qu'une canne. Tous sont en maillot de bain, lui porte un pantalon de toile blanche, est coiffé d'un panama. Parfois, il ouvre un livre mais, le

plus souvent, il regarde la mer et les enfants excités qui courent, s'ébattent, se renversent sur le sable.

Son regard scrute l'horizon, se perd dans le lointain, puis revient vers le plus proche, les cris des enfants. Il entend des prénoms qui ne lui sont pas familiers : « Vanessa, enlève ton maillot mouillé, Timothée, ramasse tes jouets, dépêche-toi Raphaël, arrête d'embêter ta sœur. »

À la fin de la journée, il quitte son rocher et s'en va, aidé de sa canne. Son équilibre est incertain mais il se tient bien droit, l'homme élégant. Au bout d'un moment, il s'arrête pour respirer un bon coup avant de reprendre sa marche avec précaution afin d'éviter les cailloux qui encombrant le chemin.

Où va-t-il? On ne sait trop. Dans une maison qu'il aurait un peu plus loin? Chez des amis? Peu probable, il n'est jamais accompagné quand il vient sur cette plage où il n'y a que des enfants et de jeunes couples. Oui, il n'y a qu'un vieux, et c'est lui.

Cela fait des années qu'il vient là. Les enfants ne sont pas toujours les mêmes, les parents non plus. Mais lui occupe toujours la même place, on dirait qu'elle lui est réservée. Personne ne songe à s'en emparer, c'est son abri.

Beaucoup de choses ont changé autour de la plage : un escalier a été aménagé, une buvette a été

installée un peu plus loin — mais lui ne change pas. Si, il a changé : il est de plus en plus maigre, il a de plus en plus recours à sa canne et, quand il quitte son rocher, on voit qu'il vacille, qu'il peine à retrouver son équilibre. Mais il s'efforce — on sent que c'est un effort, que pour rien au monde il ne voudrait marcher le dos voûté — de se tenir bien droit. Il ne se cache pas d'être un vieil homme, cela ne l'empêche pas de rester élégant, digne. Sur-tout ne pas se laisser aller, avoir de la tenue.

Cet homme m'intriguait. Qui était-il ? Qu'avait été sa vie ? Je n'osais pas m'adresser à lui. Sans doute ne m'aurait-il pas éconduit, se serait-il contenté de me sourire, car je l'imaginai aussi courtois que secret.

J'avais lié connaissance avec un habitant du village voisin. À lui, je n'avais pas peur de poser des questions : « Vous me parlez du commandant ? Ah, c'était un bel homme, le commandant. Fier et modeste à la fois. »

J'appris que le vieux monsieur, l'homme élégant, l'homme fragile, avait effectivement commandé des navires de la flotte marchande, qu'il avait navigué sur toutes les mers jusqu'en Chine, au Venezuela, connu presque tous les ports du

monde et qu'un jour — sans doute avait-il mal lu une carte marine, à moins qu'il n'ait confié la barre à son second — son bateau avait heurté un récif, subi de graves avaries, ce qui lui avait valu d'être renvoyé par la compagnie qui l'employait. Il aurait pu être engagé par une autre compagnie avant de prendre sa retraite. Il ne l'a pas voulu, comme s'il lui appartenait de payer sa faute. « Un homme fier, je vous disais. »

Je poursuivis mon enquête : « Il n'est pas marié ? Il n'a pas d'enfants ? — Si, il a été marié, une femme superbe, pas très fidèle, pensez, il était toujours en mer, son grand amour, c'était la mer. Et elle l'a quitté, du jour au lendemain, quand il a été déchu de son poste de commandant. S'il a eu des enfants ? Ça m'étonnerait. En tout cas, s'il en a eu, on ne les a jamais vus ici. »

Du vieil homme adossé à son rocher, du vieil homme passant des heures à scruter l'horizon avec ses jumelles ou à regarder jouer les enfants, je ne sus rien de plus. D'ailleurs, je n'avais pas envie d'en savoir plus.

L'été dernier, je suis retourné sur la plage au sable fin. Il n'y avait personne adossé au rocher. Je me suis dit qu'il y aurait au moins quelqu'un qui n'oublierait pas le commandant, et que je serais celui-là.

L'enterrement

Elle avait été son premier amour. Pas son unique amour, car Simon tombait amoureux, ou croyait être amoureux, de chaque femme qu'il désirait comme si pour lui il n'existait d'autre saison que la saison des amours.

Il sortait ce matin-là du petit cimetière d'un village breton où venait d'être enterré son premier amour. C'est dans ce village qu'elle était née il y a une cinquantaine d'années. Il avait hésité à venir aux obsèques. « Ça ne rime à rien, se disait-il. Il y a si longtemps que je l'ai enterré mon premier amour, si longtemps qu'il n'est même plus présent dans ma mémoire. »

Et puis quand un ami d'autrefois lui apprit la nouvelle : « Éva est morte subitement d'un arrêt du cœur », des souvenirs lui étaient revenus, des petits bouts de souvenirs qui, sans qu'il sût pourquoi ceux-là plutôt que d'autres, après un long

sommeil, s'éveillaient au cours de la route qui le conduisait sur la presqu'île de Quiberon. « L'enterrement aura lieu à onze heures », lui avait dit son ami. « Arriverai-je à temps ? » La question lui apparut absurde. Cyniquement il se répondit : « De toute manière, maintenant qu'elle est dans son cercueil, elle a tout son temps pour attendre. »

Attendre, peut-être n'a-t-elle jamais cessé d'attendre. D'attendre de naître à la vie. Et c'est la mort qui l'avait rejointe, la frappant en un instant.

Leur mariage n'avait pas tenu bien longtemps, trois ou quatre ans tout au plus.

Comment, où, quand s'étaient-ils rencontrés ? À la terrasse d'un café du quartier Latin, un matin de printemps ? Chez des connaissances au cours d'une soirée où ils avaient un peu bu et beaucoup dansé ? À Quiberon où Simon, cet été-là, passait ses vacances avec ses parents ? Qu'importaient en définitive le lieu, les circonstances. Cela s'était effacé, sous les couches de l'oubli.

Pourtant Simon se plaisait en général à évoquer son passé, qu'il ait été heureux ou non. Mais, de ce passé-là, il ne voulait pas entendre parler, il ne voulait pas que ce passé-là lui parle. Il voulait qu'il

chute dans le silence, qu'il disparaisse dans une tombe.

Et voilà que sur la route qui le menait au cimetière auprès de son premier amour un peu de ce passé-là remontait à la surface.

Elle venait d'avoir vingt ans, lui, quelques années de plus. Un copain de Simon disait d'elle qu'elle était une « belle plante ». Lui disait qu'elle était comme un fruit, comme une pêche cueillie sur l'arbre et qui fond dans la bouche. L'image était banale, il le savait. Comme il savait manquer d'imagination. Il avait trouvé un emploi dans le service financier d'une grande entreprise, et le maniement des chiffres, la confection de comptes d'exploitation, ça ne favorise pas l'imaginaire. La rencontre avec Éva, avec la pêche qui fond dans la bouche, l'avait libéré de ce monde glacé.

Elle poursuivait sans grande conviction des études de sociologie qui ne l'intéressaient guère. Ce qu'elle aimait c'était nager une heure durant, c'était marcher sur les sentiers côtiers sous le soleil ou le crachin, peu lui importait, c'était s'étendre à demi nue sur la pelouse du jardin. Elle aimait faire l'amour. Son monde à elle était un monde de sensations.

Peu de temps après leur mariage, Éva fut enceinte. En apprenant la nouvelle, Simon eut

d'abord un peu peur. Il ne se voyait pas devenir père si jeune, lui qui était le fils unique de parents assez âgés. Mais la peur céda vite et il se réjouit que la vie fasse irruption, comme ça, sans qu'il l'ait vraiment souhaité, comme si la vie n'obéissait qu'à son propre mouvement, un mouvement proche de celui de l'amour.

Ses parents étaient si immobiles, si confinés dans leurs soucis quotidiens, si prématurément vieux, on aurait dit qu'ils n'attendaient plus rien que leur déclin. Simon leur dit joyeusement « J'attends un enfant », surpris lui-même d'avoir dit « Je » et non « Nous ». Leur réponse fut : « Vous êtes bien jeunes » sans interrompre leur exercice favori, les mots croisés.

Éva accoucha un 14 juillet : bals sur toutes les places, feu d'artifice, la fête. Elle mit au monde un petit garçon qui ne resta que quelques heures dans ce monde. Ce ne fut pas une nouvelle vie qui fit son apparition, ce fut la mort, la mort d'un enfant qui n'eut pas même droit à une sépulture.

Simon tomba malade, comme si la maladie allait l'approcher de son petit garçon. Éva se mura dans sa douleur.

Chacun de son côté.

Après quoi leurs caractères s'altèrent. Ils se disputaient pour un rien jusqu'à finir par ne plus

se disputer, ce qui les éloigna encore plus l'un de l'autre. Un lourd silence s'installa. La petite pièce préparée pour l'enfant demeurait vide, et c'était tout l'appartement, avec ses meubles, ses livres, qui était vide.

Ils eurent tous deux des « aventures » qui n'en étaient pas.

Éva se plaignait de migraines, de rhumatismes. Elle prit du poids. La « belle plante » jour après jour se transformait en une femme aigrie.

De son côté, Simon s'assécha, pratiqua cette forme modérée de la méchanceté qu'est l'ironie mordante.

Ils se séparèrent aussi mécontents l'un de l'autre que d'eux-mêmes.

Il leur arriva pendant les trente années qui suivirent leur séparation de se rencontrer, de se croiser plutôt. C'est à peine s'ils parvenaient à échanger quelques mots, à esquisser un sourire gêné, avant de se détourner, feignant d'être appelés ailleurs.

Simon s'attarda au cimetière. Il bavarda un moment avec quelques amis qui avaient connu jadis les deux amoureux, Éva et Simon.

Puis il s'en alla marcher longtemps sur le sentier des douaniers qui surplombe les falaises. Il

crut entendre Éva lui dire : « Attention nous approchons des nids de mouettes. Tu sais, elles n'aiment pas ça du tout, elles protègent leurs nids, alors elles attaquent, nous foncent dessus. Tu te souviens du film de Hitchcock, *Les Oiseaux*? »

Je me souvenais. Comme elle avait eu peur! Sur le trottoir, à la sortie du cinéma, elle tremblait. On aurait dit qu'elle voyait encore des oiseaux l'attaquer, des porteurs de mort. Alors, je l'ai entourée de mes bras et la vie est revenue.



Marée basse, marée haute

J.-B. Pontalis

Cette édition électronique du livre
Marée basse, marée haute de J.-B. Pontalis
a été réalisée le 19 avril 2013
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070141241 - Numéro d'édition : 251774).

Code Sodis : N55408 - ISBN : 9782072488887
Numéro d'édition : 251776.